

à 60 centins et 5 minots de pois à \$1.00. Total des dépenses, \$21.80.

Les New-Leicesters ne dépensèrent que 21 minots d'orge à 60 centins; total \$12.60.

Ces chiffres n'ont pas besoin de commentaires, ils parlent assez par eux-mêmes.

Nous terminons ici notre étude sur les races anglaises; non pas faute de matière, car le sujet est vaste. Mais nous ne tenons qu'à faire connaître les principaux types, et notre but est atteint.

REVUE DE LA SEMAINE

L'homme est doué d'intelligence; donc, sa nature exige qu'il vive de la vérité et de la vérité seule. Il est aussi doué de volonté; donc, il doit aimer le bien, s'attacher à lui et n'aimer que lui seul. L'homme est, de plus, placé dans l'ordre surnaturel qui englobe et perfectionne divinement l'ordre naturel tout entier; donc, c'est une obligation pour lui d'avoir foi en des vérités surnaturelles et de marcher constamment à la lumière de ces vérités; donc, les vérités de l'ordre naturel ne peuvent être l'unique aliment de son intelligence, ni lui être présentées indépendamment des vérités surnaturelles, auxquelles elle est subordonnée et se lie par les liens d'un indissoluble mariage; donc, enfin sa volonté, qui a pour terme le bien suprême et substantiellement divin, ne doit s'attacher à quelque bien particulier que s'il est surnaturel ou surnaturalisé.

Une autre vérité, hors de toute contestation et que l'expérience a confirmée tous les jours depuis près de sept mille ans, c'est qu'il est de la nature de l'homme d'être éduqué. Pour savoir, l'homme doit apprendre, c'est-à-dire, être enseigné; il ne sait que ce qu'on lui a appris ou ce qui découle de l'enseignement reçu. Il voit, il apprécie, il juge les choses, il aime, il hait, il se meut, il agit toujours conformément à cet enseignement qui, étant le flambeau qui l'éclaire, sa règle de foi, ne peut pas ne pas être sa règle de conduite. Donc l'enseignement fait l'homme; le nier serait nier l'évidence.

Si l'enseignement fait l'homme et si l'homme, comme nous l'avons vu, n'existe que pour adhérer à la vérité suprême par son intelligence, au souverain bien par sa volonté, il en résulte évidemment que l'unique but de l'enseignement doit être de le mettre en possession de cette vérité, terme de son intelligence, de lui montrer et de lui faire aimer ce bien, terme de sa volonté. Si l'enseignement ne fait pas cela, s'il fait autre chose que cela, s'il fait quelque chose de contraire à cela, il est mauvais, préjudiciable à l'individu et par suite à la société. Rien ne saurait être plus rigoureusement vrai.

Cette vérité parle si haut que tous la comprennent quand il est question des premières années de l'enfant. Aussi, l'éducation qu'il reçoit dans la famille est-elle exclusivement religieuse; sur les genoux de sa mère, il apprend les vérités fondamentales de la religion. Ce que la mère a commencé, le prêtre le développe et le perfectionne dans les instructions préparatoires à la première communion. Maintenant, si les premières instructions que reçoit l'enfant sont religieuses; si elles sont religieuses parce qu'il a été créé pour connaître Dieu, la vérité suprême, l'aimer comme souverain bien, le servir, et, par ce moyen, jouir de la béatitude éternelle, il est bien évident, clair comme le jour que, sa fin restant toujours la même, tout enseignement qu'il recevra dans la suite, devra nécessairement reposer sur ces instructions premières, en être le développement régulier et continu, le commentaire obligé.

Comme l'enseignement, reçu dans le premier âge, est indubitablement le plus fructueux et le plus désisif, et que cet en-

seignement se transmet en notable partie par l'intermédiaire de livres mis aux mains de l'enfant, il faut absolument admettre qu'il est nécessaire que ces livres, chacun selon son genre et d'après le mode qui lui est propre, lui redisent, en les développant et en les présentant sous leurs divers aspects, les vérités qu'il doit croire, lui remettent sous les yeux, en le lui faisant aimer chaque jour davantage, le bien qu'il doit pratiquer pour atteindre sa fin surnaturelle; qu'ils contiennent en un mot une doctrine en harmonie parfaite avec cette fin.

Les uns devront donc lui faire entendre la voix de Dieu qui nous instruit lui-même dans les divines Écritures; les autres, la voix de l'Église, de ses Pères et de ses docteurs commentant la parole de Dieu.

L'histoire lui rendra visibles les efforts que Dieu fait dans le temps pour sauver tous les hommes et conduire chacun d'eux à l'éternelle béatitude par le moyen de son Fils unique, immolé de toute éternité, et par l'intermédiaire de son Église; elle lui montrera, en lui racontant la vie admirable des héros du christianisme, comment pour se sanctifier et arriver à la pleine possession de Dieu, il doit mettre en pratique, dans la condition où il se trouve, les préceptes et les conseils de la religion révélée. Si parfois les livres, qu'il a entre les mains, insistent sur les erreurs qui ont eu cours parmi les hommes, ils ne réduiront jamais ces erreurs en un système séduisant, propre à pervertir l'esprit et par suite le cœur; mais ils ne les signaleront que pour prémunir contre elles et inspirer de l'horreur. S'ils transmettent la mémoire d'actions peu édifiantes, ce ne sera pas pour les faire admirer et aimer, pour alimenter le feu des passions coupables, mais pour se mettre en garde contre elles, les flétrir, en démontrer les suites funestes et apprendre à les éviter.

La littérature, de son côté, ne fera dans son ensemble que refléter le bon, le beau, le vrai surnaturels; elle ne sera que l'expression d'idées justes et saintes, de sentiments épurés par la grâce, de mœurs parfaitement chrétiennes. Non seulement il lui est défendu d'être au service du mal et de l'erreur, de leur servir d'organe harmonieux, de les revêtir de ses formes éblouissantes, de ses charmes enivrants, mais il ne lui est pas même permis de n'être que le simple reflet du bon, du beau, du vrai purement naturels, car dans l'ordre surnaturel tout doit porter le cachet du divin.

Les sciences, comme la littérature et l'histoire, doivent être profondément imprégnées de l'esprit chrétien, surnaturalisées en quelque manière. Les sciences viennent de Dieu et il en est le maître: *Deus scientiarum Dominus est*; elles ne peuvent donc être en contradiction avec les vérités de la foi, avec les préceptes de la morale, avec les décisions de l'Église. C'est Dieu qui les enseigne aux hommes, *Qui docet hominem scientiam*; or, comme Dieu n'enseigne les hommes qu'en vue de la fin dernière à laquelle ils sont destinés, il en résulte qu'il ne leur a donné les sciences qu'en leur imposant l'obligation de s'en servir, soit directement, soit indirectement, par rapport à la vie éternelle, *ad vitam æternam*.

Pour être tel que nous venons de dire, l'enseignement ne saurait évidemment être sous d'autre contrôle que celui de l'Église. Par là même, en effet, qu'elle a de droit divin mission d'élever ses enfants dans l'intégrité de la vraie foi, de conserver leurs mœurs pures, leur conduite irréprochable et sainte; par là même aussi, elle a strictement droit aux moyens d'atteindre ce but. Elle a donc droit à celui de ces moyens qui est le plus efficace entre tous, après l'enseignement purement religieux; elle a droit par conséquent de diriger les études, de les surveiller, d'indiquer, par l'entremise de ses ministres surtout, les livres à mettre aux mains de l'enfant, de choisir les maîtres qui doivent présider à son éducation. Elle a ce droit, rien ne